

Le trompette fut reconduit, les yeux bandés, jusqu'à l'endroit où on l'avait été prendre, et à peine fut-il arrivé à bord, que l'on se mit à tirer d'une des batteries de la basse ville. Le premier coup de canon abattit le pavillon de l'amiral; et la marée l'ayant fait dériver, quelques Canadiens allèrent le prendre à la nage et l'emportèrent à la vue de toute la flotte, et malgré le feu qu'elle faisait sur eux. Il fut porté sur le champ à la Cathédrale. Le même jour, vers quatre heures de l'après-midi, M. de Longueuil, accompagné de son frère Maricourt, nouvellement arrivé de la Baie d'Hudson, passa en canot, le long de la flotte anglaise, qu'il voulait observer. Quelques chaloupes se détachèrent pour l'enlever; mais il gagna la terre, et obligea, par un très grand feu de mousquetterie, ceux qui le poursuivaient à regagner le large.

Le lendemain, une barque remplie de soldats s'approcha de la rivière St. Charles, pour examiner si l'on pourrait faire une descente entre Beauport et cette rivière; mais elle échoua assez loin de terre. Elle fit un grand feu de mousquetterie, et l'on y répondit de même. Quelques Canadiens voulaient aller l'attaquer; mais comme il fallait, pour y arriver, avoir de l'eau jusqu'à la ceinture, on leur persuada de renoncer à l'entreprise.

Le 18, à midi, on aperçut presque toutes les chaloupes, chargées de soldats, tourner du même côté; mais comme on ne pouvait pas deviner en quel endroit précisément elles tenteraient la descente, elles ne trouvèrent personne pour la leur disputer. — Dès que les troupes anglaises furent déparquées, M. de Frontenac envoya un détachement des milices de Montréal et des Trois-Rivières, pour les harceler. Quelques habitants de Beauport s'y joignirent; mais tout cela ensemble ne faisait qu'environ trois cents hommes, contre à peu près quinze cents de troupes fraîches et disciplinées. On ne put combattre, ce jour-là, que par pelotons et à la manière des sauvages. Un terrain marécageux embarrassé de brossailles, et coupé de rochers, empêchait tout combat régulier: les Anglais ne pouvaient pas profiter de la supériorité de leur nombre, et comme la marée était basse, on n'aurait pu aller à eux qu'en marchant avec peine dans la vase. Cette manière de combattre déconcerta les ennemis et les empêcha de connaître le petit nombre de ceux qui leur étaient opposés: les Canadiens voltigeaient de rocher en rocher autour des Anglais, qui n'osaient pas se séparer: le feu continuel que faisaient ces derniers n'incommodait pas beaucoup des gens qui ne faisaient que paraître et disparaître, et dont tous les coups portaient sur des bataillons serrés: aussi le désordre ne tarda-t-il pas à se mettre parmi les Anglais, et ils se retirèrent en disant qu'il y avait des Indiens derrière tous les arbres; car ils prenaient les Canadiens pour des sauvages.

M. de Frontenac ne voulant pas leur donner le temps